

Samedi 23 août

9h30 - 12h30 ateliers de l'Université d'été

14h lecture

Le vrai Elvis de Urmas Vadi (Estonie)

Texte français de Blandine Péliissier avec la participation de Tanel Lepsoo. (Maison Antoine Vitez)

dans le cadre de Trait d'Union

Dirigée par Laurent Vacher

-Bibliothèque-

16h Rencontre très formelle avec Jacques Albert

-Salle Lallemand-

17h Enregistrement pour Radio Jéricho

avec les artistes de la Mousson d'été

- Chapiteau-

18h lecture

Catherine & Silvester Lavrik (Slovaquie)

Texte français de Anouk Jeannon

dans le cadre de Trait d'Union

Dirigée par Véronique Bellegarde

- Amphithéâtre-

20h45 spectacle

La commission centrale de l'enfance

de David Lescot

Mise en scène et interprétation David Lescot

-C Culturel Pablo-Picasso- Blénod lès P.A.M

navette au départ de l'Abbaye à 20h15

22h30 Lecture

Copito ou Les derniers mots de Flocon de Neige, le singe blanc du zoo de Barcelone de Juan

Mayorga (Espagne)

Texte français de Yves Lebeau

dirigée par Mathieu Bertholet

- Sainte Marie aux bois-

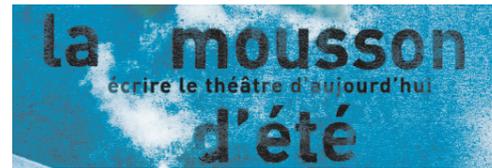
00h Concert

Garçons d'étage

Flavien Gaudon et Philippe Thibault

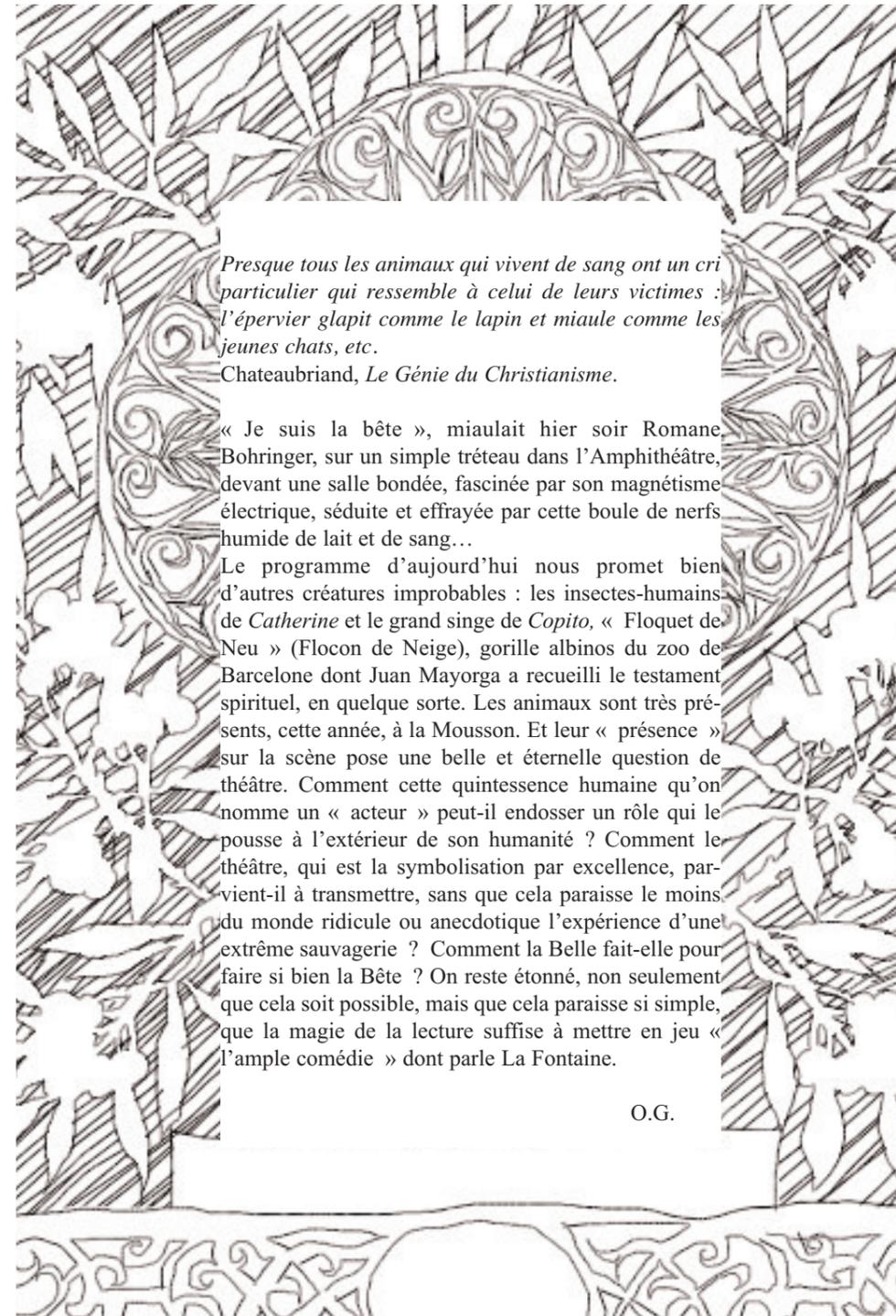
- Chapiteau -

renseignements : 03 83 81 20 22



la me^éc présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN



Presque tous les animaux qui vivent de sang ont un cri particulier qui ressemble à celui de leurs victimes : l'épervier glapit comme le lapin et miaule comme les jeunes chats, etc.

Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*.

« Je suis la bête », miaulait hier soir Romane Bohringer, sur un simple tréteau dans l'Amphithéâtre, devant une salle bondée, fascinée par son magnétisme électrique, séduite et effrayée par cette boule de nerfs humide de lait et de sang...

Le programme d'aujourd'hui nous promet bien d'autres créatures improbables : les insectes-humains de Catherine et le grand singe de Copito, « Floquet de Neu » (Flocon de Neige), gorille albinos du zoo de Barcelone dont Juan Mayorga a recueilli le testament spirituel, en quelque sorte. Les animaux sont très présents, cette année, à la Mousson. Et leur « présence » sur la scène pose une belle et éternelle question de théâtre. Comment cette quintessence humaine qu'on nomme un « acteur » peut-il endosser un rôle qui le pousse à l'extérieur de son humanité ? Comment le théâtre, qui est la symbolisation par excellence, parvient-il à transmettre, sans que cela paraisse le moins du monde ridicule ou anecdotique l'expérience d'une extrême sauvagerie ? Comment la Belle fait-elle pour faire si bien la Bête ? On reste étonné, non seulement que cela soit possible, mais que cela paraisse si simple, que la magie de la lecture suffise à mettre en jeu « l'ample comédie » dont parle La Fontaine.

O.G.

n°2

23 août 2008

sommaire :

Editorial

Catherine
Silvester Lavrik

*Copito ou les derniers
mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de
Barcelone*
Juan Mayorga

Le vrai Elvis
Urmas Vadi

Programme du jour

REDACTION

Olivier Goetz
Jean-Édouard Hostings
Charlotte Lagrange

GRAPHISME
Xavier Gorgol

Catherine

De Silvester Lavrík (Slovaquie)

Au fond, le canevas de *Catherine* ressemble à celui d'une comédie légère de la fin du XIX^e siècle. Un professeur d'entomologie et sa femme envisagent de marier leur fille Catherine à un certain « Fourmi ». Mais le professeur prétend également avoir été embaumeur dans l'ancienne Égypte, ce qui lui confère un certain degré d'étrangeté. Quant à sa femme, elle refuse que Catherine l'appelle « maman », car elle ne reconnaît pour enfant que son frère, une grande larve accrochée au mur, dans une vitrine... ! Pour ce qui est de Fourmi, « prétendant au passé obscur », véritable obsédé sexuel, il se définit lui-même comme un « imposteur conjugal », ce qui ne semble pas contrarier Catherine outre mesure... Autant dire que tous ces personnages, auxquels il faut adjoindre un certain Josué, « facteur, éboueur, officier de l'état civil ambulante, croque-mort et directeur de cirque », sont dépourvus de toute moralité, et poussent beaucoup plus loin que chez Feydeau ou Labiche le champ d'action de leurs excentricités et de leur crudité verbale. Pour ce qui est du décor, à l'instar de l'intrigue, il rappelle celui d'un vieux vaudeville qui serait profondément perverti. Bien qu'assez réaliste (c'est l'appartement d'un professeur, encombré de livres et de meubles), il abrite un tas de choses incongrues, d'étonnants insectes, comme ce « papillon fatigué aux ailes magnifiquement colorées » qui traîne dans la poussière, tandis que les hommes pissent, à qui mieux mieux, dans l'escalier...

Loufoque et angoissante, l'écriture se situe entre celle d'un Alfred Jarry et celle d'un Franz Kafka. Imaginez *La Métamorphose* portée au théâtre dans l'entourage du père Ubu ! Bien sûr, on pourra toujours chercher à lire dans cette fantaisie macabre une métaphore, une sorte d'allégorie, car les humains, assimilés à des insectes, se comportent comme eux, dépourvus de sentiments et guidés que par leurs instincts les plus brutaux. Mais on reste en peine, alors, d'une interprétation conséquente. C'est plutôt une farce surréaliste comme en produisent parfois les esprits libres des pays de l'Est, rappelant un peu le théâtre de Witkiewicz, de Daniil Harms ou de Maïakovski, une parodie grotesque, grinçante, dont la dimension comique promet aux acteurs quelques moments de jeu particulièrement énormes et savoureux.

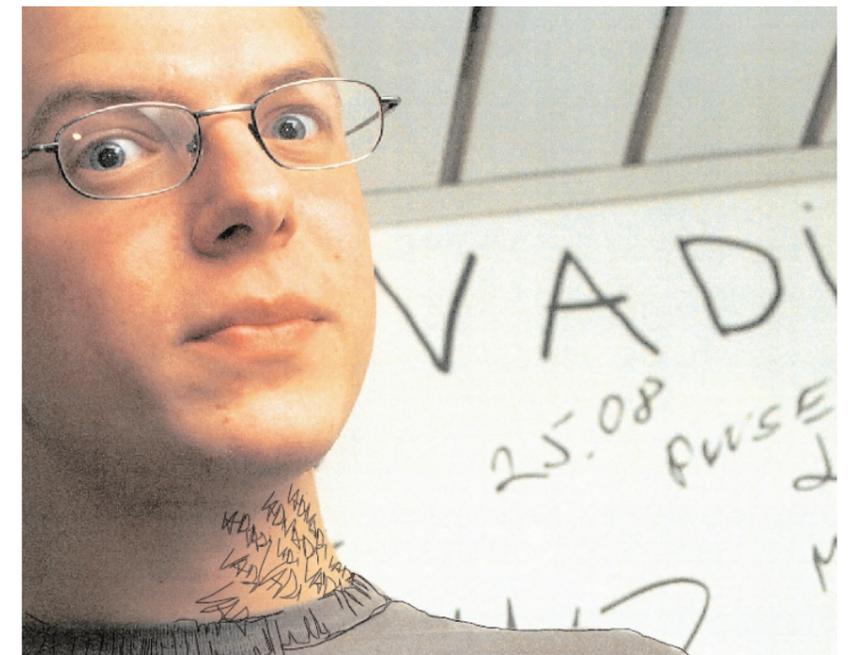
Mais je ne le suis pas ! »

Et là, il disparaît, à moins que ça ne soit Slipson, car les deux ne sont désormais plus qu'une seule et même personne, deux frères réconciliés, sauvagement entrés en fusion. Qu'une Mort à la Faux, prénommée Incognito, avec un humour affilé, vient chercher pour le dernier voyage « Je suis très honorée de vous rencontrer. [...] Ca fait tellement longtemps que j'attendais cette rencontre... Vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Nous ne vous avons jamais touché, nous ne vous toucherons jamais, parce que nous sommes tous fans de vous. Vous êtes immortel à nos yeux. Dites-nous si vous sortez un nouveau 45 tours bientôt. Mais il faudrait qu'on y aille. »

Le titre original de la pièce est *Elvis was in a Cupboard*, littéralement « Elvis était dans le placard ». Ne pourrait-on pas y voir une métaphorique allusion au coming-out, la déclaration publique de son homosexualité ? En effet Slipson ne sort-il pas d'un placard en croyant entrer dans son bureau ? Et de quoi se sent-il si coupable ? De ne pas être le vrai Elvis ou au contraire d'être sa véritable réincarnation, enfin assumée ?

Le vrai Elvis interroge, interpelle, n'hésitant pas à retourner le cerveau du spectateur. Une zizanie mentale et théâtrale, où le décalage permanent transporte dans une autre dimension, un univers non identifié. Avec comme principale boussole et orienteur, un humour, le plus souvent à froid, particulièrement efficace. Alors à la façon du King « *Well it's one for the money, Two for the show, Three to get ready, now go, cat, go!* »... Et d'onduler du bassin, de se déhancher les méninges sur le rock n'roll estonien d'Urmas Vadi.

JEH



Copito de nieve de Barcelone

by Enzo Enzo

Album: Le jour d'à côté

Ne ratons pas le train
Il n'aime pas attendre
Ou nous serions contraints
De remettre en septembre
La visite promise quand, finie la saison
Des petites chemises, il reste à la maison
Et n'a plus rien de personne
Copito de nieve de Barcelone

C'est notre rendez-vous
Quand les oranges naissent
J'aurais honte, j'avoue, de rater
Pas pouvoir se croiser des mots et
Balancer un baiser à mon copain go
Mon complice, mon clone
Copito de nieve de Barcelone

Et si mes yeux rougissent
Ce n'est pas qu'on soit triste
Mais sous nos pieds un monde résonne
Entre Paris et Barcelone

C'est un songe en hiver
Il a le poil de neige, il est doux et sévère
Et je me dis "que n'ai-je cent mille ans de moins
Pour pouvoir lui parler,
Bégayer dans nos mains nos souvenirs, nos plaies,
You and me are alone
Copito de nieve de Barcelone"

Tu verrais, faut le voir
Enrouler ses bras blancs
Contre un grand singe noir
Qui se croit son amour,
Posant pour la photo en starlette de gala
Dans ses dents en étau croquant du chocolat
Ou une demi-pomme
Copito de nieve de Barcelone

Ne ratons pas le train
Il n'aime pas attendre
Ou nous serions contraints
De remettre en septembre
La visite promise quand, finie la saison
Des petites chemises, il reste à la maison
Et n'a plus rien de personne
Copito de nieve de Barcelone

Copito ou Les derniers mots de Flocon de Neige, le singe blanc du zoo de Barcelone

Juan Mayorga

Copito a existé. Le singe blanc a bien été objet de fascination pour le grand public et pour plusieurs artistes. Dali s'est rendu à son chevet pour lui offrir une poupée-fiancée et, en s'inspirant de lui, Italo Calvino a écrit une nouvelle (*Le gorille albinos in Palomar*), Enzo Enzo une chanson (*Copito de nieve de Barcelone*), au théâtre, c'est Juan Mayorga, et Davide Toffolo une bande-dessinée (*Le Roi Blanc*). Au théâtre, c'est Juan Mayorga, qui rappelle aujourd'hui cette figure zoomythique. Mais ce n'est pas tant la vie de ce singe albinos atteint d'un cancer de la peau qui l'intéresse.

Il imagine ce qu'aurait pu dire Copito s'il avait parlé, pensé, lu et surtout, s'il avait pu s'exprimer avant de mourir. L'auteur retourne cette fascination contre nous... Le Singe blanc, ou comment celui qui fascine, que l'on domine et enferme nous renvoie à nous-mêmes et à notre condition pourtant proclamée libre et miroir... La problématique des monstres et des phénomènes de foire dominant ici pour gêner la confortable distinction entre l'homme et l'animal mais aussi les distinctions corrélatives qui justifient si bien les discriminations. Juché sur son trône papal, le Singe blanc est entouré d'un singe noir et d'un gardien. Le noir ne partage son enclos que pour montrer au public du zoo l'étrangeté de l'albinos. L'homme ne sert qu'à lui fournir des livres. De part et d'autre donc, les types opposés de l'homme et de l'animal ; au centre, l'énergumène tiraillé entre la nostalgie d'une spontanéité et l'application à formuler la lettre l'enseignement de Montaigne : « Philosophe c'est apprendre à mourir »...

La scène devient l'enclos de Copito et de son compagnon de cage. Et la réflexion sur la mort se fait réflexion autour de Montaigne. Peu à peu, le singe-héros se rebelle contre l'anthropomorphisme et le voyeurisme dont il a été l'objet, contre le rôle qu'il a du jouer pour plaire au public et au maire : « Montaigne dit ≤Le dernier jour est le jour de vérité. La comédie s'achève et commence la vérité. L'acteur enlève son masque, reste l'homme. ≤ Enfin, je peux vous dire ce que je pense de vous. J'ai eu tout loisir de vous observer. Vous m'avez mis là pour me regarder et c'est moi qui vous observez. » Ce n'est plus tant pour abrèger ses souffrances que pour faire taire le trop bavard que le gardien intervient. Une euthanasie met fin au discours du singe et à la pièce d'un crissement même mouvement. A l'amorce d'une réflexion sur Dieu se substituent alors les cris du singe noir...



Article paru dans
le nouvel observateur

Mort d'un gorille ? Copito est mort. Copito de nieve, petit flocon de neige en français. A Barcelone, chacun en parlait presque comme d'un membre de la famille. Capturé en Guinée-Equatoriale en 1956, ce gorille albinos, le seul connu au monde, a passé sa vie en captivité au zoo de Barcelone, dont il était devenu l'incontestable vedette. Les spectateurs ont défilé par millions pour le voir, lui servir de fiancée. Depuis un mannequin pour Copito avait un cancer de la peau, la foule se pressait au zoo. On voyait même couler quelques larmes. Copito a eu 21 enfants, dont 6 ont survécu, atteints plus de 41 ans, l'équivalent de 80 ans d'une vie humaine, et pesait 181 kilos pour 1,63 mètre. Il consommait beaucoup d'analgésiques et d'antidépresseurs et ner son nom à une rue, de lui construire une statue. Mais les responsables du zoo refusent de l'em-pailler: «Nous tenons à ce qu'il ait une mort digne»...

CL
Soir à la Mousson d'été, conférence de Copito à 22h30. Le seul singe albinos du zoo de Barcelone se produira une dernière fois pour nous faire part de sa connaissance de Montaigne. C'est en direct, sous vos yeux ébahis, qu'il se détraquera, aidé de son gardien euthanasieur et de son confrère idiot le singe noir.

A suivre, une exposition de ses organes au Museum d'histoire naturelle... Profitez en, après cette conférence, il ne restera plus rien de cette tête bien faite et bien pleine !

Urmas Vadi est né en 1977 à Tartu (Estonie). Auteur de théâtre, il a notamment publié : *You will see if you want*, (2000), *Flying Ship* (2001), *I'll See You In the Trumpet!* (2002), *Elvis was in a Cupboard* (2006). Il a également publié plusieurs livres d'histoires courtes et a écrit des scénarios pour la télévision. Depuis 2001, il anime une émission littéraire pour une radio estonienne.

« On ne peut pas être trois personnes en une. »

Le vrai Elvis de Urmas Vadi

Evoquer Elvis c'est forcément parler de rock n' roll. Et ça commence dans les années 50, les petits blancs découvrent une musique qui parle à leurs hormones. *To rock*, se déhancher, se balancer, secouer, de droite à gauche, d'avant en arrière. *To roll*, rouler, tourner, se balancer, de haut en bas, d'arrière en avant, sur le dos. Une affaire de *double entendre* et de redondance coquine. De la ferveur religieuse que le mot évoque d'abord, on passe assez vite dans le langage courant à une allusion sans ambiguïté, presque « technique », serait-on tenté d'ajouter. Une musique de fesses donc, et une histoire de fête, *to party*, aussi. Le rêve moyen de tous les adolescents en somme : un volant et s'envoyer en l'air sur « leur » musique du moment, une bouteille dans une main et une fille dans l'autre, qui couche...

Mais qui est Elvis ? Le « vrai » Elvis ? Le mythe étalon du beau gosse rock n' roll des années 50 aux mille conquêtes féminines ? Ou un individu tourmenté, n'osant pas affronter la réalité de son identité sexuelle ? C'est ce qu'Urmas Vadi se plaît à questionner dans sa pièce. Une pièce où les jeux de faux-semblants se répondent en échos trompeurs et déstabilisateurs pour le spectateur.

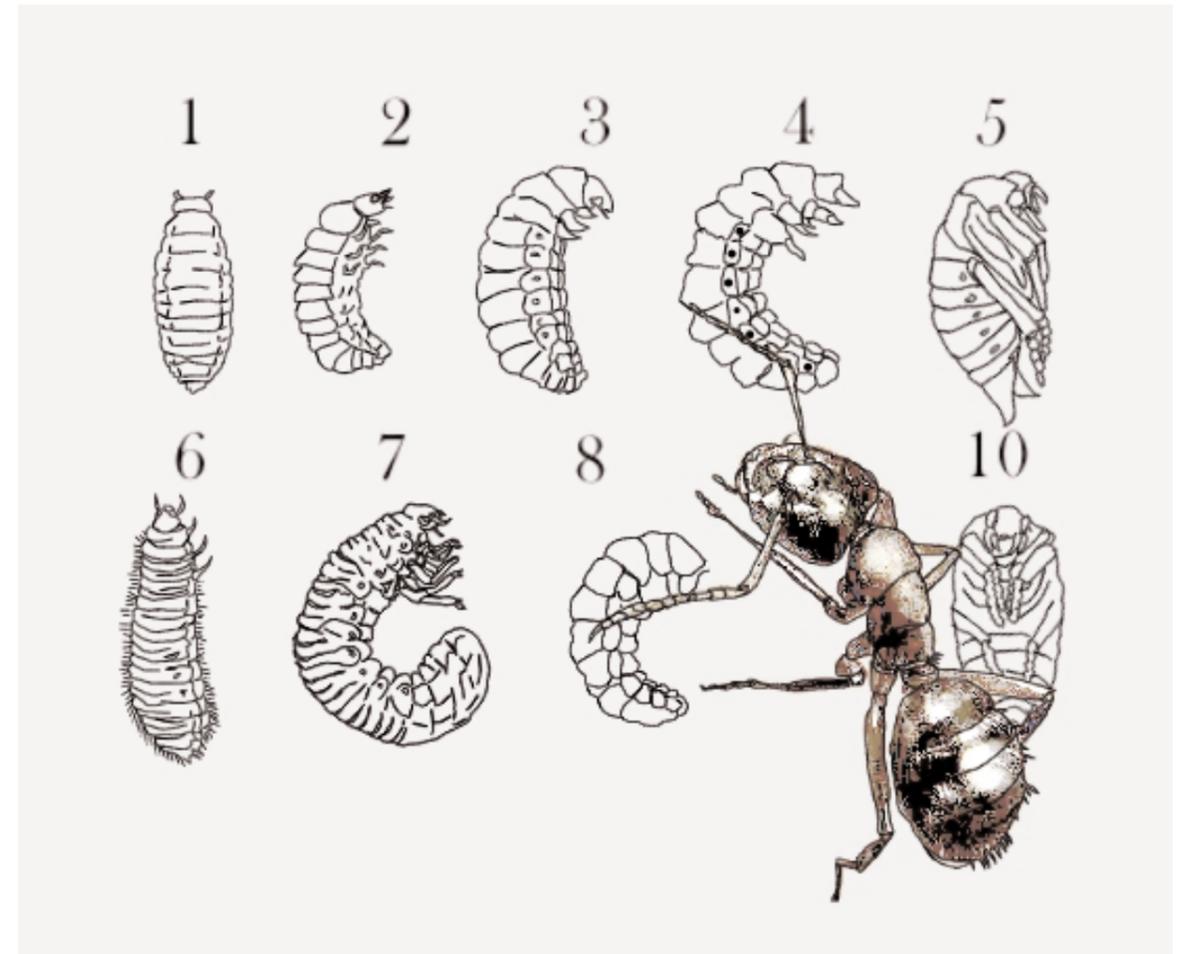
Nous sommes au début de la pièce et Elvis 1, Elvis 2 et Elvis 3 sont assis sur un canapé. Surgit soudain Slipson qui, croyant entrer dans son bureau, sort en fait d'un placard. Or Slipson ne se rappelle plus de rien. De son identité pour commencer, d'ailleurs il paraît éluder la question et ne pas vouloir franchement y répondre « [Est-ce] nécessaire de savoir qui je suis ? ». De ce qu'il a fait ensuite, et qui visiblement le met mal à l'aise « Tout ce dont je me souviens,

c'est d'un sentiment de culpabilité [...] D'avoir fait quelque chose qui ne peut être changé et restera toujours ainsi, bien que je ne sache pas comment tout ça fonctionne ».

Elvis 1 et Elvis 2 sont ou ont été ensemble. Or Elvis 2 court après La Femme, alors qu'Elvis 3 tente de courtiser Elvis 2, tout en embrassant fougueusement La Fille et La Tante. Elvis 1, de son côté, s'entiche de Slipson, alors que La Femme prétend être la compagne de ce dernier. Slipson ne se rappelant toujours rien. Puis « La Femme sort son calepin et y barre le nom d'Elvis 2. Ensuite « La Femme sort de sa poche un calepin comportant des centaines de noms d'Elvis et rature d'un trait ferme celui d'Elvis 3 ». Sont-ils morts ou simplement sortis, préférant se voiler momentanément la face ? En tout cas leur retour inattendu dans la pièce ne cessera de questionner. De quoi ont-ils peur au fond, d'eux-mêmes ? Et « Elvis 3 révèle tout ce qui est et n'est pas » livre la didascalie...

Mais ce n'est encore rien par rapport à l'entrée en scène de Lui-même en Personne « Elvis Presley, le fils prodigue, [qui] sort du placard dans un état d'excitation fébrile. Il est mal habillé, il a beaucoup grossi, il a des poches sous les yeux et respire bruyamment. » Lui-même en Personne est rentré à la maison pour assister à la conférence de presse qui lui est consacrée, dans ce qui semble être un musée érigé à la mémoire d'Elvis Presley (Graceland, Memphis, Tennessee ?) « C'est dégueulasse la façon dont je suis devenu un marché. [...] Combien l'entrée ? Et pour moi, c'est combien ? Ou c'est gratuit pour moi ? [...] Parler de ma mémoire comme si j'étais mort.

Silvester Lavrik, auteur slovaque, a écrit *Catherine* en 1995, mais la pièce vient seulement d'être traduite en français par Anouk Jeannon, en 2008, afin d'être publiée dans le cadre de la saison européenne.



« Un papillon. L'un des plus beaux... j'ai essayé de le découper dans le sens de la longueur, come on le faisait avec les morts de haut rang avant qu'on ne leur brûle les entrailles avec de la potasse. Le papillon a chancelé et s'est ouvert en ondulant. De son corps coupé en deux s'est extirpée une chenille récalcitrante et avec son grand appétit elle a dévoré le petit homme en train de prier avec son campanile sur la tête. Après, elle n'a plus été aussi belle. »